HAL
open science

La Bruyère : Sur le chapitre Du cœur

Sylvie Patron

▶ To cite this version:

Sylvie Patron. La Bruyère : Sur le chapitre Du cœur. Dix-septième siècle, 1992, 175, pp.235-245. hal-02020631

HAL Id: hal-02020631
https://u-paris.hal.science/hal-02020631v1

Submitted on 15 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

XVIIe SIÈCLE

REVUE

publiée par

la SOCIÉTÉ D'ÉTUDE DU XVIIe SIÈCLE

avec le concours

du C.N.L., du C.N.R.S. et de la Ville de Paris

Avril-Juin 1992 — N° 175 — 44e année, n° 2

Publication trimestrielle

Source gallica.bnf.fr / Revue du 17e siècle

NOTES ET DOCUMENTS

LA BRUYÈRE : SUR LE CHAPITRE DU CŒUR

« On a dit en latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer » : cet emprunt avoué à une autorité, en l'occurrence Publius Syrus, constitue l'attaque, modalisée et nuance par la suite, du fragment 44 de *Du cœur*, dans les *Caractères* de La Bruyère[1]. Le lecteur du chapitre doit être en effet sensible à l'interférence d'un large ensemble d'hypotextes, depuis les premiers traités des passions jusqu'à l'idéalisme galant de l'époque précieuse. Une constellation de textes qui apportent autant de codes, de références, une pluralité dont l'effet majeur est d'abord de déconcerter toute tentation dogmatique.

Dans les *Maximes* de La Rochefoucauld[2], l'amour, s'il n'occupe pas une section séparée, n'en a pas moins une place importante. Jamais défini, circonscrit, il vient s'intégrer au projet de destruction des apparences ; souvent fictif lui-même, il travaille, suivant sa nature irrépressible, extravagante, à l'élimination des faux-semblants du monde social. Il est surtout l'occasion de se frotter aux épines de l'altérité, au risque d'y laisser un peu ou beaucoup de son amour-propre.

Les risques de l'intersubjectivité se retrouvent inévitablement chez La Bruyère, on est encore loin d'une pure et simple « sympathie d'épiderme », selon le mot de Chamfort. Le chapitre allie la peinture raffinée des comportements affectifs à la recherche de leurs motivations dans le psyché. Le questionnement ontologique, sur l'essence du sentiment, semble voler en éclats, au profit de ce cheminement empiriste qui fait l'originalité des *Caractères*, et peut prétendre ici en toute légitimité, n'être que le miroir fidèle de la complexité des faits[3].

*

Une certaine suite insensible des réflexions qui le composent...[4]

Qui dit le cœur dit plus d'une chose : c'est une vaste expression, qui embrasse une multitude de sens, pris pour certains dans des couples d'oppositions : les passions contre la raison, le naturel contre la règle ; contre la réflexion, l'impulsion, l'inspiration soudaine, l'élan spontané. Dans ce chapitre, on ne devra pas chercher de tropisme unique vers l'amour fou, mais prendre acte au contraire d'une appréhension diversifiée des attitudes et affections.

1. La Bruyère déploie, ou trace à son tour, la carte du Pays de Tendre. De la littérature précieuse il a hérité le goût du classement dont s'accompagne la nouvelle courtoisie, différencié toutefois des « Lois d'Amour » de l'initiation médiévale, et dégagée d'une pensée par universaux (Éros, Agapè...). « L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes (...) Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure : elle fait une classe à part » (n° 2). Penser / Classer : la conjonction est établie, tout de suite ; tout de suite aussi, l'écart dans la grille d'analyse se révèle plus intéressant, anticipe même sur le tracé de ses lignes directrices : c'est faire entendre qu'on écrit sur un terrain connu, connu

1. Édition Garnier, 1962.
2. Édition Gallimard, Pléiade, 1964.
3. Qu'il nous soit permis de rendre ici hommage aux travaux de L. VAN DELFT, *La Bruyère moraliste*, Genève, Édition Droz, 1971 ; *Le moraliste classique*, ibid., 1982 ; « La poétique du 'caractère' chez La Bruyère », *Poétique*, Édition du Seuil, n° 82, avril 1990.
4. Cf. « Préface », au sujet de l'économie des chapitres.

à la faveur ou à la défaveur de l'expérience personnelle, mais plus encore par le truchement de la littérature, des traités, des romans (« Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour », La Rochefoucauld, *Maximes*[5], n° 136).

L'allusion topographique se dévoile au hasard d'un verbe ou d'un adverbe : « Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour... »[6], « Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié... »[7]. Néanmoins à la remarque 3, l'amour se caractérise par l'économie qu'il lui est loisible de faire du développement graduel exigé par l'amitié (« Combien d'esprit, de bonté, de cœur, d'attachement, de services et de complaisances... »). Le choix d'une méthode différentielle préside à l'ouverture du chapitre, avec l'opposition de l'amour et de l'amitié : c'est un topos, intégré à l'ensemble des réflexions sur la psychologie des passions, depuis la *Rhétorique* d'Aristote qui en dresse l'inventaire suivant la même méthode que pour les arguments propres aux genres oratoires, jusqu'au Dialogue allégorique de Perrault, 1660, plusieurs fois réédité, en passant par une singulière fortune dans le Néoplatonisme et dans la tradition romanesque ; il est relayé par d'autres antagonismes, le cœur et l'esprit, l'amour et l'oubli, l'amour et la haine. Tout aussi canonique, ce dernier couple ne se réduit pourtant pas à la contrariété de deux pôles : le théâtre héroïque de Corneille marque le mot *haine* de son empreinte glorieuse, lequel alimente les débats et suscite les paradoxes ; La Bruyère semble ici lui préférer *antipathie*, plus conforme à l'humanité commune dont il fait son objet d'étude, quitte à l'introduire en guise de troisième terme (« Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié que de l'antipathie », n° 24). Ainsi la dualité qui structure un certain nombre de remarques donne-t-elle naissance à des figures variées : de l'expression de l'autre, du *contraire* (« L'on confie son secret dans l'amitié ; mais il échappe dans l'amour ».[8]) à l'affirmation du même, du *comme* (« Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié... »[9]). Ou encore : des symétries qui supposent un axe, des intersections dans les ensembles définis, des parallèles stricts et de brèves constructions dialectiques.

L'application de la casuistique aux affections du cœur sous-tend la remarque 15 :

> Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je le plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés ?

comme toutes celles qui commencent par *celui qui, ceux qui, celles qui*[10], et se fondent généralement sur une rhétorique comparative : « un million de fois plus que... », ne « cède qu'à... », Qui d'un homme ou d'une femme met d'avantage du sien... »[11].

Enfin toute une série de correctifs ou d'annexes peuvent être apportés à l'intérieur des modalités définitionnelles que nous venons de décrire, par rapprochement métonymique (« L'amour a cela de commun avec les scrupules que... »[12]), par transformation jussive (« Il faut » ou « Il ne faut pas »[13]), par jugement selon une hiérarchie (« se mettre au-dessus », « l'emporter » ; « faire bien », « faire mieux » ; surpasser »[14]).

Le cœur est une réserve de signes ambigüs : « Toutes les passions sont menteuses (...) Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu... »[15], un défi aux nomenclatures, mais quel attrait pour le moraliste ! La question qui se pose

5. Édition de 1678.
6. N° 25.
7. N° 24.
8. N° 3 ou n° 26.
9. N° 28.
10. N° 8, 14, 60 — n° 17 — n° 29.
11. N° 14 et n° 17.
12. N° 38.
13. N° 38, 41, 58, 63 — n° 71.
14. N° 77 — n° 83 — n° 85.
15. N° 72.

est celle de l'ordre et de l'unité : le chapitre de La Bruyère avance de rectification en emboîtements, et de prédicats déduits en micro-séquences savamment ajustées, sans aboutir jamais — le fragment exaspère le désir du tout — à quelque histoire d'amour.

2. D'un point de vue génétique, le chapitre est le produit d'une superposition de phases, parmi lesquelles la 4e édition joue un rôle déterminant. Multipliant par trois le nombre des remarques, elle enrichit la description comparative de l'amour qui s'amorçait au n° 3 ; aussi bien renchérit-elle sur les mérites de l'amitié, avec un présupposé moralisant à lire dans l'inflation des épithètes, de la « pure amitié » dont le « goût » a dès 1688 l'honneur de l'incipit, à une « parfaite » (n° 6), « la plus forte » (n° 9), « une vive amitié » (n° 10). A chaque remarque nouvelle, la variation du domaine de définition permet de cristalliser à nouveau la comparaison, qu'il s'agisse de l'action du temps (n° 4), de la sollicitude requise (n° 5), des lois de succession et de la gravité des expériences (n° 8, 9), des fautes, etc. La 5e et la 7e édition apportent respectivement 16 et 14 compléments ; plus impérieuse (« Donner, c'est agir : ce n'est pas » ect.[16]), plus critique (« ... l'indulgence pour soi et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice »[17]), l'observation étend son champ dans des groupements à vocation sociale (problème de la bienfaisance par exemple) ou indirectement politique, par métaphore (voir au n° 71 la longue addition sur le « gouvernement »). Il est difficile de distinguer à l'évidence le motif des insertions et de l'ordonnancement des remarques. Certaines procèdent d'une volonté d'illustration : tel est le cas du n° 66 (5e éd.) qui organise une saynette, avec ses personnages (« on ne pourrait se défendre de quelque joie à voir périr un méchant homme »), sa temporalité (passé, au conditionnel, et présent de type historique) et sa péripétie (« Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où... » etc.), saynette qui constitue l'expression concrète du n° 62 (4e éd.) : « Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir ». Le plus souvent, l'ajout vise à composer une paire[18], où le passage de la notation à la loi générale se marque par l'abstraction du vocabulaire.

3. Aux seuils du chapitre, une distinction : « Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres (n° 1), et une réserve : ... de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu » (n° 85). On évolue de la définition négative, moyen heuristique confirmé, à l'intertexte moral sans réplique. Après le présentatif, le premier mot est « goût » ; n'en concluons pas pour autant à une proposition hédoniste : concept classique, éthique et esthétique, le goût catalyse l'action réciproque du Beau et du Bien, précipite l'affirmation de l'individu dans les codes de la société. « Vertu », le dernier mot, intervient au nom de l'impératif chrétien de fuir la tentation. Paradoxe donc : attiré par l'étude du cœur et de ses replis (« Il semble que, je ne sais si, s'il est vrai que... »), lui reconnaissant une place privilégiée dans le commerce social, La Bruyère invite cependant à en réfréner les désirs et à en repousser les charmes.

4. Dans la forme, c'est la maxime qui prédomine, lapidaire — on se rappelle l'étymologie de l'adjectif qui renvoie à l'inscription sur la pierre, à l'épitaphe : « Les amours meurent par le dégoût et l'oubli les enterre » (n° 32). La Bruyère s'autoriserait-il, nonobstant les déclarations de la préface, à « faire le législateur », dans un chapitre qui se promet de découvrir des lois mais dont l'objet, par essence, est ce qui les disqualifie sans cesse ? « Le cœur a ses raisons... ». De ce fait, parce que sa vérité est toujours au-delà des vérités partielles et personnelles, le cœur fournit une décharge à l'emploi de la maxime, non moins que la maxime sert contre lui d'instrument de défense, forme fixe comme pour fixer par sidération son objet fuyant. Elle entraîne nécessairement un tour ; un trope particulier en découle parfois. Le tour se caractérise par la concision, l'ellipse, il n'est que de citer le zeugme syntaxique du n° 24 ; le trope est connu sous le nom de catachrèse, c'est une métaphore lexicalisée, on dirait presque ici une métaphore à

16. N° 42.
17. N° 49.
18. N° 46-47 (5e et 7e éd.), n° 69-70 (4e et 7e éd.).

l'étroit, comme dans « prendre le chemin de désespérer », comme l'amour « long à guérir », ou encore ceux que l'oubli « enterre »[19]. Il est fait aussi un large usage de l'indirect, de la litote, sa figure de prédilection, et de toute une série de variations rhétoriques qui se souviennent des devinettes de salon (effet de suspension au n° 15, hypothèses et interrogation).

Le ton explore les possibilités diverses du style moyen, « atticisme » et manière brève, naturel et beau désordre[20]. On peut distribuer les remarques selon les codes d'écriture qui les informent. Objectivité apparente : la tournure récurrente « quelque... que » précise que la contingence des données préalables ne discrédite pas un axiome à portée générale (« Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié »[21]). Subjectivité assumée : dans l'ironie, c'est l'exemple du n° 52 sur la promesse, où l'apodose, de l'autre côté des deux points chers à l'expression coupée, renvoie laconiquement la protase à sa vanité ; ou dans les réactions d'humeur, essentiellement mélancolique, sur les thèmes de la mésintelligence ou du désenchantement. Quelques-unes enfin atteignent au sublime ; qu'est-ce que le sublime[22] ? Un inépuisable problème de définition, un principe de perfection, ordinairement synonyme de style noble et de pensée élevée, une grandiose absence de figures... Au chapitre *Du cœur*, dans une, deux remarques (n° 23, 45), dans la clausule, voire le syntagme final d'une troisième (n° 26), il peut s'interpréter comme la dimension universelle d'une tendresse aussi profonde que discrète.

Pour une logique du cœur

1. Le cœur, c'est l'Inexprimable, qui entretient avec le langage un rapport de séduction et de violence.

La Rochefoucauld dans les *Maximes*[23] avouait ses difficultés à définir l'amour, et optait finalement pour une identification distributive : dans l'âme, dans les esprits, dans le corps. Chez La Bruyère, outre que le corps est presque indiscutablement absent, s'intéresser à ce qui advient « en amour » révèle qu'on ne se situe plus du tout « dans l'amitié ». Le mot même de « cœur » est une façon d'abstraire sans définir : pas de « Le cœur consiste en... », comme c'est la formule employée par exemple au n° 47, eu égard à la libéralité. Le cœur s'étend dans le texte aux dimensions d'un champ sémantique, « classème » en ce qu'il est générique, « virtuème » dans l'actualisation qu'en donne l'auteur[24]. Les équations déduites au fil du chapitre sont entre autres les suivantes : le cœur est — un avoir : avoir le cœur de l'autre dénote l'amour ; le cœur se constitue en objet de don (n° 26) — un principe : le cœur s'inscrit sous le signe du dérèglement, il engendre le paradoxe et le désordre (n° 29) — un contenant : appréhendé par sa limite, par l'épuisement de ses forces vives (n° 34) — enfin une permanence : il est ce qui concilie les inconciliables (n° 73).

La Rochefoucauld[25] avait déjà insisté sur les mille différentes copies de l'amour dont il n'y a pourtant que d'une sorte. La préciosité s'était avant tout manifestée par un jeu d'approximations entre les sentiments et leurs expressions. On remarquera de même dans le chapitre de La Bruyère la prégnance des préoccupations linguistiques et métalinguistiques.

---

19. N° 60, 12 et 32.

20. Cf. à ce sujet, M. FUMAROLI : *L'âge de l'éloquence*, Genève, Édition Droz, Paris, Édition Champion, 1980 (pp. 446-447, 661-672, et passim). R. ZUBER : *Les « belles infidèles » et la formation du goût classique*, Paris, Édition A. Colin, 1968 ; Actes du colloque international *Critique et création littéraire*, Paris, CNRS, 1977, pp. 375-393 ; Chapitre « Littérature et classicisme », *Histoire Littéraire de la France*, Paris, Éditions sociales, 1975, T. 4, pp. 67-85.

21. N° 18, cf. aussi n° 41, 43, 51.

22. Question que se pose La Bruyère au n° 55 *Des ouvrages de l'esprit* ; des ouvrages récents peuvent apporter un élément de réponse, notamment : « Le sublime », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, Édition A. Colin, n° 1, 1986 ; *Du sublime* (collectif), Édition Belin, 1988.

23. *Maximes* n° 68.

24. Terminologie empruntée à B. Pottier.

25. *Maximes* n° 74.

On peut voir travailler le métalangage, en guise d'amorce au n° 15 : « Si j'accorde que... », de modalisation et de relance au n° 16 : « si j'ose ainsi parler... ». Autant de marques d'un tour de vis supplémentaire donné à ce qui s'affiche dès le titre comme un « discours sur », celui-là même, classique, contre lequel s'écrivent les *Fragments d'un discours amoureux* de R. Barthes (« langage premier », « méthode dramatique », « discours de »), auxquels le texte de La Bruyère entraîne pour de nombreuses raisons la référence.

La Bruyère appelle de ses vœux une certaine forme de réalisme linguistique[26], dont le postulat pourrait s'énoncer ainsi : à deux choses différentes, deux noms différents. « Cette autre jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison et sur l'expérience, mériterait un autre nom » : au n° 29, le problème se pose dans les termes d'une communauté de nom pour deux réalités présentées comme antithétiques. Manque de nom au n° 46 : « Je ne sais pas si un bienfait qui tombe sur un ingrat (...) ne change pas de nom... ». Excédent au contraire, pour signifier une catégorie de relation distincte, et réprouvée : « cultiver /ses amis/ par intérêt », c'est solliciter[27]. Pour finir, au n° 64, « La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable », l'objet sur lequel porte l'appréciation est moins le défaut ou l'excès qu'une utilisation confusément idéologique du nom.

Et dans l'amour aussi, le discours a sa place. La vengeance du mal-aimé se prévaut des ressources lénifiantes de l'adjectivation et de ses degrés, pour faire « d'une personne ingrate une très ingrate »[28]. Présent en creux, le langage est parfois disqualifié : le n° 43 sur le destin des bienfaits ne peut-il pas se lire à la lumière de ce passage de Montaigne[29] : « l'union de tels amis étant véritablement parfaite, elle leur fait (...) haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de différence : 'bienfait, obligation, reconnaissance, prière, remerciement', et leurs pareils » ?

2. Le cœur, c'est l'Intraitable, qui contrevient à toutes les règles de la socialité la plus accoutumée.

L'inconséquence, la dépense inconditionnelle, la mise à mal de la raison, appartiennent au discours d'escorte sur l'amour ; plusieurs remarques de *Du cœur* viennent apporter un démenti aux pratiques sociales examinées dans d'autres chapitres. Quelques exemples. « L'on n'est pas plus maître de toujours aimer qu'on ne l'a été de ne pas aimer » (n° 31) : où est donc l'attitude concertée et la morgue des grands ? — il est vrai qu'à la cour[30], l'ambition n'est pas moins passionnée, qui réduit l'homme à l'esclavage. « Donner, c'est agir : ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent » (n° 42) : la proposition négative évoque le sort des bienfaiteurs, stigmatisé dans *Des biens de fortune* n° 33, et l'âme des parasites, les Mopse[31], les Troïle[32]. « L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit » (n° 78) — explication anticipée de l'acrimonie du chapitre *De la société et de la conversation*. Sur l'article du sentiment, La Bruyère se départit même de son idéal de médiocrité vertueuse : « il n'y a guères au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance » (n° 80).

Pour signifier l'impuissance de la logique, il n'est que de s'en prendre à la relation causale. On met l'accent sur les effets, similaires à l'un et l'autre termes de l'amour[33], ou bien l'on renvoie la cause à son mystère (« Si une laide se fait aimer... »[34]).

---

26. C'est à l'époque un problème fondamental, cf. A. Robinet : *Le langage à l'âge classique*, Paris, Édition Klincksieck, 1978 ; P. Swiggers : « La théorie du signe à Port-Royal », *Semiotica*, La Haye, Édition Mouton, 35-3/4, 1981, pp. 267-285.
27. N° 57, la marque de polyphonie apparaît à la 6e édition.
28. N° 19.
29. « De l'amitié », *Essais*, I, XXVIII.
30. Cf. en particulier C. n° 12, 67, 69, 70.
31. *Du mérite personnel* n° 38.
32. *De la société et de la conversation* n° 13.
33. N° 33.
34. N° 36.

A la raison qui dissocie les contraires, se substitue un mode de l'excès ou de l'intransigeance (« L'on veut faire toute le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime »[35]), le même qui règle et dérègle les tragédies de Racine.

L'écriture du cœur se laisse alors envahir par des figures caractéristiques, comme l'oxymore ou le paradoxisme des n° 16 (« avoir la générosité de recevoir ») et 41 (« ils sont contraints de demeurer libres »), comme le comble ou l'effet pervers du n° 61 (« Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment, si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer »), comme d'autres renversements de valeur, retournements mécaniques, principes de non-contrariété[36].

Quant à la leçon à tirer, si à partir d'une remarque comme la 62 (« Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir »), un consentement fataliste à la contingence peut confiner à l'ataraxie stoïcienne devant ces choses qui ne dépendent pas de nous, en revanche la remarque suivante pointe la sagesse des disciples d'Épicure (« Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri »). Nous n'aurons garde de conclure ; si ce n'est que La Bruyère oppose de nouveau à toute intention dogmatique un non qui marque l'ensemble du texte de son estampille.

3. Le cœur, c'est l'Incessant, qui remet en jeu sans se lasser les mêmes configurations temporelles déjà éprouvées.

La vie de l'amour est à l'image de celle des individus[37], avec ses événements marquants, la naissance et la mort[38], tandis que croissance et longueur de temps font l'objet de préventions aux n° 4 et 13. Il n'y a d'amour qu'éphémère, chemin le plus court pour aller de pas à « plus », en passant souvent par « trop »[39], expérience limitée dont les bornes échangent d'ailleurs leurs caractéristiques : « Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls »[40]. Entre temps, d'autres rapports se dessinent : avant, l'attente désespérante ; après, l'oubli désespéré[41]. Le temps décrète sa toute-puissance, spécialement dans le contretemps, le hasard, qui se raille de tout ce qui est fixé et déterminé ; mais si le désir, dans son opiniâtreté, noue quelques relations, plutôt senties comme néfastes, avec la durée, tel n'est pas le cas du sentiment amoureux. La Bruyère reprend à son compte l'idée des intermittences du cœur, déjà emblématisée chez La Rochefoucauld par l'image du feu que l'on doit entretenir : versatilité et inconstance dans les attachements aux n° 34 et 35, paresse qui émousse les passions les plus vives aux n° 69 et 70, d'où se déduisent des constantes psychologiques, une conception de la nature humaine. Le caractère épisodique du plaisir d'« être avec »[42] renforce l'affirmation de la sagesse dans la durée, dans cette constance qu'un Vauvenargues définira comme « la chimère de l'amour »[43], dont l'appétence se disperse sur un certain nombre de mots-valeurs comme « conserver, assiette, tranquillité », ou encore « inépuisable » et simplement « toujours »[44]. Cependant, et malgré qu'on en ait, l'avènement de la remarque est souvent motivée par le singulatif, la mention par exemple du « premier » : « L'on aime bien qu'une seule fois, c'est la première... », « Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage »[45].

---

35. N° 39.
36. N° 30, 39, 73.
37. Cf. La Rochefoucauld, « De l'amour et de la vie », *Réflexions diverses*.
38. N° 3, 12, 32.
39. N° 30.
40. N° 33.
41. N° 60 et n° 38.
42. N° 64.
43. *Réflexions et maximes* in *Œuvres choisies de Vauvenargues*, Édition Club français du livre, coll. Portiques, 1957.
44. N° 69, n° 76, n° 71, n° 35 et n° 34, 71, 75.
45. N° 11 et n° 28.

Le langage, la société, le temps... Autant dire, pour subsumer cette triple association, que le cœur a tout à voir avec le récit. Les remarques 66, 67, 68 ordonnent une succession de petites séquences narratives sur les thèmes de la vengeance, de la fierté, des liens entre l'amour du prochain et l'amour de soi-même, sortes d'arguments de comédie, de synopsis anonymes. Dans d'autres, l'actualisation strictement verbale ouvre sur une perspective psychologique et romanesque : « Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié ; et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour » (n° 8 par exemple, mais aussi 9 et 13). D'autres encore ont été le support, volontaire ou non, d'un épisode littérarisé, et l'on ne saurait se défendre d'un effet de lecture prospectif. De même que les découvertes de Swann vont vers cette maxime de La Rochefoucauld : « On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine »[46], de même *Un amour de Swann* n'a-t-il pas pour point de départ l'étude des possibles narratifs et des compensations mentales... « si une laide se fait aimer »[47] ? De façon plus explicite, le chapitre *Du cœur* est présent à deux reprises au moins dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* : sous forme de référence inexacte dans la bouche du baron de Charlus : « Être près des gens qu'on aime, leur parler, ne leur parler point, tout est égal »[48] (cf. n° 23), où il reconnaît le seul et bien rare bonheur de la vie ; l'autre émane du Narrateur, plus que de l'amoureux de Gilberte, c'est la première phrase du n° 20 sur l'amour et la fortune, quand toute la scène de la potiche de vieux Chine tend vers cette dénégation : « pour moi, au contraire, le moyen matériel avait été obtenu, mais, au même moment (...) la joie avait été dérobée »[49]. Il n'y a pas de hasard à ce que Proust se soit focalisé essentiellement sur le chapitre *Du cœur* dans ses citations de La Bruyère, à l'exception de celle qui concerne l'athéisme et la dévotion de commande[50], qui est empruntée à *De la mode* (n° 21), mais sert du reste de métaphore assez obscure pour la transformation historique de l'amour des garçons, d'une homosexualité de coutume (grecque) à une homosexualité coupable et cachée.

Les caractères de l'homme sensible ?

1. C'est le conte d'*Émire*, modèle d'écriture singulier dans les *Caractères*, qui opère la transition d'avec le chapitre antérieur, *Des femmes* : précédé d'une maxime programmatique, il décrit l'éveil de la femme au désir dans la relation triangulaire. A l'instar de La Rochefoucauld qui voyait dans l'amour le moyen miraculeux de guérir la coquetterie[51], La Bruyère lui attribue le pouvoir de faire tomber tous les masques, y compris celui de l'indifférence. Dans les *Maximes,* ce qui concernait l'amour était directement ou indirectement féminisé : La Bruyère ne se targue pas d'innover. Est-ce à dire qu'après un chapitre traitant de la nature féminine ou mieux encore des artifices et des déportements de la femme en société, on s'attacherait maintenant aux affections masculines qu'elle provoque, suivant une disposition qui pourrait s'intituler *Des hommes,* laissant au XIe chapitre le soin de la condition humaine en général ? Outre que cela suppose de négliger l'amitié et les autres mouvements du cœur, la réduction n'est pas si aisée. En effet, dès le début du chapitre, l'allusion aux « différents sexes » annonce moins la guerre attendue qu'une manière de conditionnement sexuel : « Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; et réciproquement... »[52]. La Bruyère évite tout parti-pris : exemple au n° 17, « Les femmes accusent les hommes d'être volages, et les hommes disent qu'elles sont légères », pour s'autoriser d'un regard supérieur qui prend bonne note de l'imaginaire des sexes. Son lieu de parole n'en reste pas moins marqué par la masculinité, évidente dans la distribution des sujets (« Celui

46. *Maximes* n° 49.
47. N° 36.
48. *A la recherche du temps perdu,* Gallimard, Pléiade, T. II, 1988, p. 122.
49. *Idem.*, T. I, p. 613.
50. *Idem., La prisonnière,* T. III, p. 710 (« un courtisan dévot sous un prince dévot eût été athée sous un prince athée »).
51. *Maximes* n° 349.
52. N° 2.

qui »[53]) et des objets (« Celles qui ne nous ménagent sur rien »[54]), lesquels déclinent au féminin les degrés de la beauté, de façon plus ou moins implicite[55]. A certains moments pourtant le texte tend vers le neutre. La désexuation est permise par l'utilisation de formes impersonnelles, infinitifs qui excluent l'expression grammaticale de l'agent, ou présentatifs qui actualisent l'existence d'objets abstraits, et de pronoms indéfinis, tels que « on », « quelqu'un », ou encore « ce que ». Que l'idéologie de la clôture dont parlait R. Barthes[56] dans un va-et-vient entre le monde signifié et la structuration du texte, que cette clôture soit moins franche dans le chapitre consacré au cœur, voilà qui serait beau.

2. « C'est donc un amoureux qui parle et qui dit... » : ainsi débutent les *Fragments* barthésiens. L'étude de l'instance d'énonciation dans le chapitre de La Bruyère n'est pas non plus dépourvue d'intérêt, en tant qu'elle témoigne d'une sensibilité nouvelle, lisible déjà au n° 10 *Des femmes* et qui se retrouve, mais déléguée à un *il* non identifié dans le dit « Fragment », n° 28 *Des jugements*. Plusieurs éléments sont à prendre en considération. La remarque d'ouverture assimile l'amitié à une expérience aristocratique et spirituelle. On compte trois allusions au « tempérament »[57], lequel signifie l'individualité admise dans son caractère le plus particulier (autrement dit l'idiosyncrasie, suivant la même isotopie médicale), à l'intérieur d'un discours à vocation universelle. Révélatrice aussi, la répétition de l'expression « y mettre du sien », qu'on peut gloser une première fois par « agir selon sa nature propre » (n° 17), la seconde fois par « s'investir » (n° 60 — il s'agit à proprement parler d'un investissement libidinal). Pour ce qui concerne les pronoms personnels, « On » recouvre souvent le « Je » de la confidence voilée qui apparaît de façon sporadique. Exemple, au n° 27 : « L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime que ceux dont on souffre soi-même », la distance est minime entre le pronom indéfini de l'énoncé gnomique, dont la référence est construite par le sémantisme des verbes, et une première personne qui s'inclut mais ne s'aventure pas à parler en son nom. A noter que « On » est parfois synonyme d'altérité policière, comme dans la clausule, « de si tendres engagements qu'on nous défend », et que « Je » peut avoir la valeur d'un simple appui du discours, dans la moindre charge émotionnelle. Enfin la séquence 71 sur le « gouvernement », dans laquelle est insérée le seul passage mimétique du chapitre sous la forme du (pseudo) portrait de *Drance*, a toutes les apparences d'un affleurement autobiographique ; elle fait état d'une relation pédagogique, mentionne les intrigues et les cabales, analyse au cas par cas les réactions de sensibilité des hommes en butte à l'ascendant d'autrui.

Chamfort[58] : « Ne tenir dans la main de personne, être l''homme de son cœur', de ses principes, de ses sentiments : c'est ce que j'ai vu de plus rare » ; pour La Bruyère, il s'agit plutôt d'être l'homme de la raison. D'où un discours qui n'est pas informé par le sentiment, qui au contraire se donne comme informé sur lui. Toutefois, après qu'on a dit cela, on ne peut s'empêcher d'entendre, dans le brouillage de ces remarques, une voix certes plus ténue qu'ailleurs, mais moins déformée par les poses auctoriales.

3. Il s'agit en effet d'aimer *sans* perdre la raison — et l'on s'attachera maintenant aux altérations dans le petit univers de *Du cœur*. Univers marqué par moments d'une positivité hyperbolique, d'un enthousiasme intransigeant : « L'on n'aime bien qu'une seule fois : c'est la première », « L'amour commence par l'amour »[59]. Mais il n'y a pas d'apparence à ce que cela dure, l'amour n'est jamais une fin, une idéalité dans les *Caractères*. Nul fanatisme amoureux chez leur auteur, mais un pessimisme tenace en contrepartie. Celui-ci semble adopter trois formes, les maux immiscés, les maux corollaires, et l'anthroplogie pessimiste. Des autres chapitres émigrent les fléaux bien con-

53. N° 8, 14.
54. N° 29.
55. N° 3, 36.
56. « La Bruyère », *Essais critiques*, Seuil, 1964, pp. 221 à 237.
57. N° 3, 29 et 71.
58. *Maximes et pensées*, « Maximes générales », in *Œuvres principales*, J.J. Pauvert, 1960.
59. N° 11 et n° 9.

nus de l'argent et du paraître : l'un pour accuser une pénurie pathétique[60] ou estimer par métaphore les investissements symboliques et le commerce des sentiments (avec les verbes révélateurs : « coûter », ou « acquérir »[61]) ; l'autre couvrant les actions néfastes du mensonge, de la dissimulation, ou de leur aspect intellectuel, représenté par le sophisme[62]. Sans oublier la trinité des vices de l'homme social, qui viennent jusque dans ce chapitre faire leur œuvre de discorde : volonté de puissance, amour-propre, et intérêt[63]. On peut appeler maux corollaires ceux que le cœur fait naître de lui-même, comme la jalousie, dont il est remarquable par ailleurs qu'elle puisse constituer dans une de ses variantes un élément de valeur, c'est la « délicatesse » au n° 29 (dans *De l'homme*, au point de vue de la morale sociale, la jalousie vertueuse est baptisée « émulation », il s'agit toujours d'en sauver quelque chose). La « faiblesse » quant à elle, travers ou calamité, est peut-être le mot climatérique du chapitre, tant il apparaît directement associé aux affections du cœur[64]. Le troisième avatar de pessimisme prend des proportions anthropologiques ; dans les premières éditions, certaines des remarques étaient d'ailleurs placées dans le chapitre *De l'homme*. Les n° 34 et 35 confirment la médiocrité humaine, l'insoutenable légèreté de l'être, dont l'expression tragique est : « On se console ». Dispersés dans les remarques 62 à 65, des sèmes d'amertume et d'insatisfaction. Jusqu'à celle-ci, qui dans la justesse de sa forme ramassée dit l'épreuve décevante de l'intersubjectivité : « Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ! »[65].

L'amour n'est qu'un moment du texte, il n'y a pas d'art d'aimer chez La Bruyère ; le sentiment moral vient combler le vide laissé par tant d'insuffisances, l'édification quoique voilée garde toutes ses prérogatives. Le sens moral, actualisé dans la relation à l'autre — la rhétorique des n° 48 à 50 se soutient de l'opposition « soi-même / les autres », parmi lesquels la catégorie spécifique des « malheureux », des « misérables » — combat activement les positions cyniques et les inspirations « politiques », le mot faisant référence à une sorte de machination du sentiment, au n° 55. Il s'appuie sur ces piliers que sont l'amitié, la charité et le service des autres. La Bruyère retrouve le goût de l'amitié (n° 1), avec peut-être une pointe polémique contre La Rochefoucauld (« /l'amitié/ est fade quand on a senti l'amour »[66]). Car si les passions de tempérament sont présentées comme des faiblesses, comportent même une part d'imprévisibilité dangereuse pour l'ordre du monde, l'amitié, elle, est exemplaire du renversement de l'énergie vers le bien, en accord avec les préceptes de la religion. L'Évangile, intégré à la dynamique sociale, inspire très certainement la remarque 58. Charité et service des autres[67] : autant de valeurs prônées par le parti religieux, qui interviennent à plusieurs reprises dans la sociologie et la conscience politique des *Caractères*. La volonté prégnante d'insuffler de la valeur atteint son apogée dans cette phrase du n° 41 : « Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner » ; sont concentrés ici : l'échange et la réciprocité syntaxiquement suggérés par la comparative d'égalité, la double générosité de donner et de recevoir, indépendamment de l'orgueil d'un côté, de la sujétion de l'autre, de l'intérêt dans les deux cas, la saveur de la bienfaisance et le primat du sensible, la délicatesse qui à l'opposé du n° 29 n'est pas cause de souffrance mais de plaisir.

Souligner les tensions idéologiques du chapitre *Du cœur* ne présente sans doute aucune originalité. A nouveau parler de La Bruyère en deux temps, entre deux temps : l'un qui ne s'accommode de la sensibilité qu'à l'harmoniser avec la prescription morale ; l'autre, proche, où l'on se référera au cœur pour proclamer la puissance et l'authenti-

60. N° 20.
61. N° 44 et 54.
62. N° 37, 72 — n° 74 — n° 72, 77.
63. N° 51 — n° 21, 22, 67, 68 — n° 57, 58, 77.
64. N° 31, 34, 36, 70, 71, 84.
65. N° 65.
66. *Maximes* n° 440 (c'est dans sa postérité que Proust se fera le contempteur de l'amitié, de l'illusion intellectuelle qu'elle entretient et de sa médiocre qualité).
67. N° 48 et 53.

cité unique d'une sensibilité essentiellement naturelle. On lit chez Vauvenargues[68] : « Les grandes pensées viennent du cœur », et « /La/ force /de l'âme/ est dans le cœur, c'est-à-dire dans les passions ». Tension aussi entre la sociabilité et la naturel[69], le naturel érigé en désir, et la vertu du refoulement[70]. On lit chez Chamfort[71] : « Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne : voilà, je crois, toute la morale ». Tout l'effort des moralistes du siècle suivant sera d'établir une morale plus orientée vers le souverain bien, émancipée de la religion : « vertu » dans l'amour de la vie et dans la solidarité humaine pour Vauvenargues, « caractère » et passion d'être à soi pour Chamfort. Tension encore dans le texte de La Bruyère entre la primauté de la raison, seul guide pour l'homme sage[72], et l'existence de l'émotion, sur laquelle il faut faire fond. Citons le n° 82 : « Il y a des lieux que l'on admire ; il y en a d'autres qui touchent, et où l'on aimerait à vivre. Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments ». De nombreux commentateurs ont mis l'accent, par-delà les réminiscences malebranchiennes, et en dépit de l'illusion rétrospective, sur la prémonition des déterminismes géographiques de Montesquieu ou, plus justement *a priori,* sur une annonce du sentiment de la nature et des rêveries rousseauistes. Tout bien considéré, outre que la réflexion sur les climats est prise dans le continuum de la culture scolastique, le thème de la retraite, bucolique pour ce qui est du modèle antique, alimente largement les spéculations des moralistes, de La Rochefoucauld[73] jusqu'à Chamfort[74] ; mais il est probable que la référence culturelle s'accompagne d'une relative indifférence aux potentialités du paysage-état d'âme, qui s'ébauche dans la remarque de La Bruyère...

*
* *

Pour autant que ce chapitre nous permette de conclure, l'amour ici *n'est pas* un sens donné à la vie, ou l'élan susceptible d'inspirer l'entreprise créatrice. Il faudra pour cela que décante l'influence du goût classique, au bénéfice des émergences conjointes de l'individu doué de sensibilité et du principe esthétique de l'imperfection plaisante qu'on trouve dès 1746 dans les *Réflexions et Maximes* de Vauvenargues. La Bruyère ne reconnaît à l'amour que le pouvoir de la tentation, qui tombe sous le coup du rigorisme à l'antique et du christianisme des prédicateurs ; celui-ci, essentiellement orienté vers le salut de l'âme, n'ayant rien encore de la tendre religion que prônera un certain romantisme. « L'homme, dans l'état actuel de la société, me paraît plus corrompu par sa raison que par ses passions » avancera Chamfort[75] : à la fin de notre texte, la raison reste, intacte, comme le premier moteur souhaitable, pour autant qu'on a mis en lumière toutes les atteintes opérées par le cœur dans la personne et dans la société.

Dans l'optique de la réception, on peut aussi déborder La Bruyère, ses intentions d'auteur, attendu que *Du cœur* est le chapitre où fonctionne le plus manifestement ce que M. Riffaterre a appelé « l'effet de vrai »[76]. Différentes remarques, c'est un fait, ne ressortissent plus du tout à la pédagogie morale revendiquée dans le *Discours sur Théophraste* — « /cet ouvrage/ ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable » — mais s'installent résolument dans l'impact. L'impact, réalisé semble-t-il par cette invitation à l'imaginaire qu'autorise un engendrement purement grammatical des significations.

---

68. *Réflexions et maximes, op. cit.*
69. N° 78 et 79.
70. N° 85.
71. *Maximes et pensées, op. cit.,* « Pensées morales ».
72. N° 71.
73. Cf. le fragment « De la retraite », qui n'a pas toutefois le caractère nostalgique de la maxime 342 par exemple, sur « l'accent du pays où l'on est né ».
74. « Du goût pour la retraite et de la dignité du caractère », *op. cit.*
75. *Maximes et pensées, op. cit.*
76. « L'effet de vrai : La Bruyère à l'eau forte », Tricentenaire des *Caractères*, Actes de Mac Gill, Montréal, Biblio 17, n° 44, Tübingen 1989.

> Remarque 23 : Être avec des gens qu'on aime, cela suffit ; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

Il faut savoir lire et ensuite se taire, est-il dit dans le *Discours à l'Académie* : peu de moments dans les *Caractères* permettent encore aujourd'hui une telle résonance.

Sylvie PATRON